



Photo de Gilles Bibeau.

Le professeur Bibeau en compagnie de guérisseurs zairois.

« **C**eux qui disent que les connaissances médicales des Africains ne dépassent pas celles d'Hippocrate, banalisent leur inestimable valeur. » « Nouvelle approche. » Voilà l'idée clé qui revient constamment dans le discours de l'anthropologue Gilles Bibeau. Il faut revaloriser les connaissances médicales des guérisseurs traditionnels. Pour lui, tout tient à cela si on veut en arriver à comprendre la différence de la médecine occidentale avec celle des pays du Tiers-Monde. Une distinction qui se caractérise par d'autres conceptions anatomiques et physiologiques. Incidemment, cela se répercute dans les modes de traitement des maladies.

Mais il y a un choc. Avec sa pléthore de médicaments et de sarraus blancs, la médecine du Nord intimidante, impressionne. Habilement, elle raye variole et paludisme de la carte. Toute puissante se montre-t-elle. De quoi rendre la médecine traditionnelle malade. Les guérisseurs essaient de s'adapter. Pas facile.

M. Bibeau en sait quelque chose. Aujourd'hui directeur du département d'anthropologie de l'Université de Montréal, il revenait, il y a cinq ans, d'un long séjour au Zaïre où, entre autres, il fut directeur du Centre de médecine des guérisseurs à l'Institut de recherche scientifique du Zaïre. Il en a rempli ses bagages d'anecdotes, de témoignages donnés par les praticiens qu'il a rencontrés. Il est encore à en décrypter toute la richesse. Chose certaine, ça lui a forgé un regard critique sur les prétentions de la médecine occidentale.

## LE CHOC DE DEUX MÉDECINES

par RAYMOND LEMIEUX



### UN MIMÉTISME DANGEREUX

« Dans cette rencontre du pot de fer et du pot de terre — le premier illustrant la médecine occidentale avec son pouvoir de crédibilité — le pot de terre risque de se briser. Ainsi, il cherche à se renforcer, à prendre les apparences de la médecine occidentale. Ce mimétisme peut aller très loin. » Le guérisseur aura donc tendance à mettre le stéthoscope à son cou et à prescrire des comprimés.

« Je pense que c'est l'ambivalence des populations qui provoque ce comportement chez les guérisseurs. Les gens ne veulent pas rejeter la modernité mais tiennent à leur identité

et leur médecine fait partie de leur patrimoine. » On revêt donc la médecine traditionnelle d'un appareil occidental. « Ça comporte des dangers », avertit Gilles Bibeau.

Le comprimé, par exemple, remplace régulièrement les potions connues depuis des millénaires. « On dégage par ébullition la partie d'eau de la potion pour en arriver à la substance solide qui nous intéresse et que l'on mettra en capsule. Mais ce n'est plus du tout le même médicament. » Ce genre d'exemple se retrouve particulièrement dans les villes. « Le guérisseur doit y travailler autrement qu'à la campagne, parce qu'il ne peut pas trouver les herbes fraîches dont il a besoin pour préparer ses mélanges. Et puis, ces potions sont relativement instables et difficiles à conserver. Elles doivent être consommées rapidement. Un désavantage qui joue en faveur du comprimé qui, lui, se conserve longuement. »

Même si ce mimétisme se retrouve surtout en milieu urbain, il reste que la population ne sait plus vraiment où donner de la tête. Or, elle consulte les deux médecines. « Ce qui importe pour les malades, c'est d'être guéri. Ils questionnent donc l'un et l'autre des systèmes, de façon successive ou parallèle. » Le hic, c'est que les traitements peuvent se dédoubler et interagir.

« Vous n'avez qu'à imaginer le cas de diabétiques. D'une part, on leur prescrit de l'insuline et d'autre part le guérisseur lui donnera des médicaments hypoglycémiques. Dans ce cas, il y a un problème de surdosage qui peut parfois se traduire par une intoxication. Dans d'autres situations, les traitements

peuvent provoquer l'effet contraire, c'est-à-dire s'annuler. Je soupçonne que ce sont des situations qui se reproduisent fréquemment et qui ne peuvent être résolues que par un processus d'éducation.»

#### D'AUTRES CONCEPTIONS

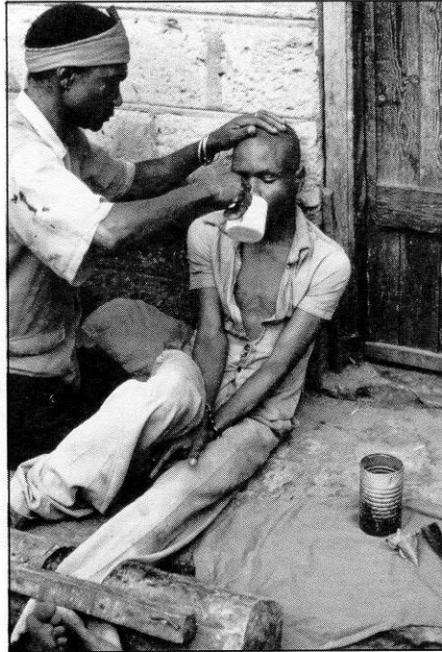
Il y a quelques années, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) avait poussé les pays en voie de développement dans des programmes de formation d'agents de santé primaire. Dans cet esprit, on avait recruté des guérisseurs traditionnels. Reste que, dans l'ensemble, les traitements, qui vont au-delà des premiers soins, sont bien différents étant donné les conceptions du corps plus particulières. Ainsi, l'interprétation des causes de la maladie varieront selon les cultures.

«Il faut comprendre que notre conception occidentale du corps qui le divise en système respiratoire, circulatoire, etc... n'est pas universelle. Certaines civilisations voient le corps comme un décalque de l'univers, d'autres comme un ensemble de forces. Tout cela amène des méthodes de soin différentes. Ce qui fait qu'en Afrique, on accordera une importance singulière aux ouvertures, car pour les guérisseurs, elles mènent au ventre, au dedans de la tête, etc... Ça va donner une accentuation des remèdes administrés par voie orale ou anale comme dans le cas des lavements.»

#### UN ÉCHANGE INÉGAL

À la lumière des connaissances médicales occidentales, on a tout de même pu se rendre compte que certains traitements étaient tout à fait erronés. M. Bibeau donne l'exemple de la rougeole. À chaque épidémie, on gardait les enfants malades emmitoufflés dans des draps et on ne leur donnait pas à boire alors qu'il aurait fallu faire tout juste le contraire.

À l'inverse, la médecine occidentale a aussi bénéficié des connaissances des guérisseurs traditionnels. Tardivement toutefois, car elle les avait longtemps dépréciées. «On faisait des inventaires botaniques systématiques pour repérer les familles de plantes qui contenaient des éléments chimiques thérapeutiques comme des alcaloïdes. C'est ainsi que grâce aux analyses de laboratoire, on s'est mis à extraire, dans les années '30, des huiles chez les flacourtiacées pour soigner la lèpre. Or, ces huiles étaient connues et utilisées dans les mêmes buts depuis des millénaires par les guérisseurs herboristes.»



Un guérisseur en train d'administrer une potion à un malade.

Photo de Gilles Bibeau.

Actuellement, les grands laboratoires pharmaceutiques reconnaissent la richesse des connaissances des médecins traditionnels. «Mais c'est comme si on les siphonnait. Là, je ne suis pas d'accord. Ce ne sont pas des partenaires égaux. On s'emploie à récupérer le savoir de l'un pour l'intégrer à la richesse de l'autre. C'est un échange inacceptable.»

#### UN DUMPING INCONTRÔLÉ

Au même moment, des médicaments de toutes sortes envahissent les tablettes des pharmacies. Alors que l'OMS avait établi une liste de 200 médicaments essentiels ; dans la pratique ce sont des vendeurs de tout acabit qui sillonnent les campagnes pour vendre des comprimés, des gélules de tout genre. Dans certaines régions, on retrouve près de 10 000 médicaments disponibles. «C'est fou, clame laconiquement Gilles Bibeau. Nous assistons à une redistribution de médicaments venus du Nord. C'est un phénomène qui échappe à tout contrôle. De quoi faire perdre la crédibilité de la médecine occidentale, car paradoxalement, cela joue en faveur de la médecine traditionnelle.»

En terre africaine, l'anthropologue n'avait, quant à lui, rien à vendre. Tout à apprendre. Il a stationné dans des villages du Bwato, au Nord du Zaïre et s'est initié au ngbandi, la langue locale. Puis il a pris contact avec plusieurs dizaines de guérisseurs environnants.

Il a étudié leur pharmacopée et observé plus de 700 traitements ; une enquête dont a rendu compte dans une brochure publiée par le CRDI : *La médecine traditionnelle au Zaïre (IDRC-137F)\**. «En tout, j'ai assisté à des milliers de guérisons et de rituels.»

#### SOUS LE COUVERT DE LA PSYCHOLOGIE

Le rituel, c'est l'autre mode de traitement utilisé en Afrique comme dans bien des pays du Sud. Celui dont les Occidentaux retiennent le plus facilement les images pour ses haut en couleurs.

Gilles Bibeau raconte un cas : [C'est un garçon qui a beaucoup de succès en classe et qui vit à l'écart de ses copains. Un jour, il tombe malade. Le guérisseur lui dit : «Tu as été ensorcelé par tes camarades de classe qui t'ont vendu à l'esprit de l'eau. Ils ont pris un de tes cahiers et l'ont jeté à la rivière parce qu'ils en avaient assez de ton succès scolaire. Ils ont demandé à la rivière de t'enlever ton esprit.» C'est secondaire que cela se soit vraiment passé. L'important c'est, qu'avec cette version des faits, le guérisseur se donne les moyens d'entreprendre la thérapie. Elle prendra deux directions. Il demande au garçon de se réconcilier avec ses camarades puis avec l'esprit de la rivière. C'est une psychothérapie. C'est un système d'interprétation tout aussi efficace que la psychanalyse ou le behaviorisme.]

#### UN CONSENSUS SOCIAL

En tout cas, ces systèmes d'interprétation doivent satisfaire les patients car ces pratiques reposent sur le consensus social. Une garantie pratiquement plus solide qu'une législation. «Sans la confiance des patients, les guérisseurs ne pourraient même pas pratiquer. Sauf que le problème se pose en milieu urbain et l'Afrique, comme on le sait, s'urbanise fortement. Alors comment les populations peuvent-elles vérifier l'authenticité et la valeur d'un guérisseur ? Je n'y vois qu'une solution : favoriser la formation d'associations de guérisseurs qui s'occuperont d'attribuer des permis. De plus, ces groupements pourraient travailler plus efficacement avec les chercheurs de la médecine occidentale.» □

\*Écrire à l'adresse suivante: CRDI, Division des communications, C.P. 8500, Ottawa, Ontario K1G 3H9 (disponible sur microfiche seulement).

Raymond Lemieux est un journaliste scientifique de Montréal, Québec (Canada) qui se spécialise dans le développement international.